Document généré le 24 avr. 2024 10:58

Recherches féministes

Denise Beillette (dir.): *Femmes et religions*

Louise Melançon

Volume 9, numéro 2, 1996

Les âges de la vie

URI : https://id.erudit.org/iderudit/057897ar
DOI : https://doi.org/10.7202/057897ar

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Revue Recherches féministes

ISSN

0838-4479 (imprimé)
1705-9240 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Melançon, L. (1996). Compte rendu de [Denise Beillette (dir.): *Femmes et religions*]. *Recherches féministes*, *9*(2), 164–167. https://doi.org/10.7202/057897ar

Tous droits réservés © Recherches féministes, Université Laval, 1996

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

L'auteure semble avoir une sorte de «talent» pour la prière, mais elle ne s'en sert ici que pour justifier ses décisions. Elle apparaît tellement imbue de sa personne qu'elle se prête même une sorte de mission hors du commun. Elle manque définitivement d'humilité. Elle ne retient, pour son autobiographie, que les «dérapages» des gens ou de la vie, à croire qu'elle a de la difficulté à composer avec l'opposition. Elle concède bien parfois quelques amitiés égalitaires, mais elle a de gros problèmes avec tout ce qui est autorité, sauf la sienne bien entendu. On peut avaler son cheminement, après tout les gens évoluent comme ils peuvent. Mais vous sursauterez sans doute vous aussi lorsque l'auteure raconte que, au moment de son hospitalisation à la suite d'un accident de voiture (elle est alors engagée dans une relation amoureuse avec un évêque), elle se fait soigner par un infirmier «très gentil et insistant» avec qui, à son avis, elle aurait pu avoir une liaison. On se demande si elle est franchement convaincue d'exercer un pouvoir «charismatique» sur les gens ou s'il s'agit bêtement d'un excès de vanité? Il s'agit à mon sens d'un manque de décence totale pour une femme qui, par ailleurs, nous décrit sa vie comme une vie de sainteté. Être en amour avec un évêque, se laisser flirter par un infirmier, étrange sainteté, non? Au fond, se pourrait-il qu'Andréa Richard nous propose un livre d'initiation au plaisir charnel hétérosexuel comme voie d'accès à la sainteté?

On ne sait trop pourquoi elle dissout les communautés religieuses qu'elle a fondées, ni pourquoi elle justifie l'échec de son groupe de prière. En fait, on ne sait trop pourquoi elle nous fait part de ses découvertes sensuelles ou sexuelles. Pourquoi ce livre au fond? Une mauvaise confession à mon avis. Inintéressante. À la fin, on ne sait toujours pas qui est Andréa Richard. On reste constamment à la surface des événements et des êtres. Je n'ai pas aimé, pas plus que des amies à qui je l'ai fait lire.

Ann Robinson
Faculté de droit
Université Laval

Denise Veillette (dir.): *Femmes et religions.* Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval, 1995, 466 p.

L'ouvrage sous la direction de Denise Veillette est un collectif multidisciplinaire traitant, dans la perspective féministe, du rapport des femmes à la religion. Il a été édité dans le prolongement du colloque sur le même thème qu'elle avait organisé, en 1990, à l'Université Laval. L'ouvrage comprend quatre parties qui correspondent à quatre thématiques: le savoir religieux féministe, les femmes vivant dans des communautés religieuses, les femmes dans leur rapport à l'institution catholique et la créativité des pratiques religieuses féminines.

Denise Veillette, professeure au Département de sociologie de l'Université Laval, rappelle, dans l'introduction, des éléments de la problématique féministe concernant les rapports sociaux de sexe, à savoir la construction sociale de la différence entre les femmes et les hommes dans des rapports inégalitaires, le «coup de la nature» dans les discours masculins qui réduisent la femme à son corps et à sa fonction de maternité, l'appropriation des femmes par les hommes dans le système de domination patriarcal, etc. Appliquant ensuite cette problématique au domaine religieux, elle souligne, notamment, l'ambiguïté

de l'Église catholique romaine sur la question de la différenciation des sexes qui, tout en affirmant l'égalité des femmes et des hommes, soutient la division sexuelle des fonctions et des rôles; elle met aussi en lumière le paradoxe dans cette Église de l'importance du *féminin* sans les femmes tout autant que le double discours sur les «droits de la personne» et l'exclusion des femmes du sacerdoce.

Dans la première partie de l'ouvrage portant sur le savoir féministe, Élisabeth Lacelle présente un état de la question des études féministes de la religion depuis 1960 (p. 43-82): après avoir montré comment s'est mise en place au cours des années 70 et s'est développée jusqu'à aujourd'hui «une science religieuse féministe» (p. 48), elle expose la première étape de déconstruction du savoir religieux traditionnel par une herméneutique du soupçon. Les concepts de l'analyse féministe, le patriarcat, l'androcentrisme, le sexisme ont, en effet, été utilisés dans diverses disciplines des sciences religieuses ou théologies féministes. L'auteure avance surtout l'idée que le nouveau paradigme féministe est celui d'une «interconnexion» entre la subjectivité de la chercheuse et son objet de recherche. Dans le domaine de la religion, le paradigme de « l'interrelation et de l'interaction » a aussi été assumé dans un «projet de théologie œcuménique critique» (p. 68-69) par des sciences religieuses ouvertes sur le dialogue. Pour Lacelle, il s'agit d'une «connaissance-sagesse en travail» qui oblige les théories à «être transformées en profondeur et amenées à intégrer la complexité, le connaissable et l'insondable d'un projet humain intégral» (p. 71). Olivette Genest, pour sa part, comme exégète de la tradition chrétienne, tente d'identifier le genre dans le langage théologique ouvrant ainsi la voie au féminisme critique en théologie. Elle fait remarquer d'ailleurs qu'à l'intérieur même du système linguistique biblique, particulièrement néo-testamentaire, il y a des éléments de critique du patriarcat ou du langage anthropomorphique masculin où la théorie féministe peut s'inscrire.

Dans la deuxième partie de l'ouvrage collectif prennent place des travaux de recherche en histoire et en sociologie qui concernent un groupe social particulier : les religieuses. Ruby Heap (p. 115-125) rend compte d'études historiographiques qui ont mis en évidence le dynamisme des religieuses et leur influence surtout au XIXe siècle et durant la première moitié du XXe siècle. Micheline Dumont, de son côté, interroge deux biographies de fondatrices, celle de Denise Robillard sur mère Gamelin des sœurs de la Providence et celle de Giselle Huot sur mère Marie de la Charité, fondatrice des dominicaines de l'Enfant-Jésus. Elle le fait à partir d'une question fort intéressante: Étaient-elles des saintes ou des entrepreneuses (p. 129)? Elle en conclura que l'esprit d'entreprise de ces femmes ne fait aucun doute pour elle, autant dans le cas des fondatrices que dans celui d'un grand nombre de ces femmes qui ont réussi à répondre à leurs aspirations dans la vie religieuse. Enfin, la recherche menée par Nicole Laurin, Danielle Juneau et Lorraine Duchesne porte sur les religieuses comme main-d'œuvre dans l'Église et la société: leur étude statistique très précise (entre 1901 et 1971) montre, entre autres, des liens entre les activités d'emploi des religieuses et d'autres catégories de main-d'œuvre féminine.

La troisième partie traite de la place et du rôle des femmes laïques engagées dans l'Église catholique romaine. Anita Caron (p. 159-179) nous présente le résultat d'une recherche menée sur la contribution des femmes dans deux paroisses de Montréal, de 1945 à 1985: il en ressort que, s'il y a évolution

de l'influence des femmes laïques, les acquis sont fragiles, et autant demeure la «division des rôles», autant elles sont toujours exclues du pouvoir réel. Dans le chapitre suivant, Agathe Lafortune prolonge la même problématique en dessinant certains portraits de femmes engagées dans diverses tâches d'Église. Puis, Marie Gratton Boucher fait le compte rendu (p. 193-203) du livre «Souffles de femmes: lectures féministes de la religion» dirigé par Marie-Andrée Roy et Monique Dumais (paru en 1989). Les diverses contributions de ce livre témoignent du travail fait par la collective L'Autre Parole (féministes chrétiennes) pour ouvrir des pratiques et des représentations alternatives chez les croyantes féministes.

Enfin, dans la quatrième partie de *Femmes et religions*, les lectrices et les lecteurs sont amenés à explorer des pratiques religieuses créatrices au féminin. Le premier exemple est apporté par Marie-Françoise Guédon dans une étude sur «La femme et le pouvoir dans les pratiques chamaniques des Dénés, Amérindiens de l'Alaska et du Nord-Ouest canadien» (p. 207-236). Même si les femmes, démontre l'auteure, peuvent être chamanes, il y a cependant des différences entre les pouvoirs exercés par les femmes et les hommes. Entre autres, Guédon montre que le «tabou» au sujet du sang menstruel est à comprendre dans la perspective d'un pouvoir de renaissance pour les femmes. Les interdits au sujet d'animaux, par exemple, doivent aussi être compris dans le contexte de la croyance aux «esprits»: les femmes, d'ailleurs, exercent leur pouvoir de chamanes dans une facilité de communication avec ces entités spirituelles, que ce soient les ancêtres ou les esprits de certains animaux. Et leur pouvoir est exercé davantage en relation avec la communauté, alors qu'il serait plus individualisé chez les hommes. Dans le dernier chapitre, Ève Gaboury montre comment le mouvement contemporain des sorcières permet de développer la créativité par le recours au concept de déesse(s), par la création de rituels et d'une nouvelle définition du mot «magie».

Pour conclure, Denise Veillette fait d'abord ressortir des grandes thématiques traitées dans l'ouvrage «une même trame qui mène de l'occultation des femmes à l'influence qu'elles exercent» (p. 256), et ce, dans la perspective féministe. Puis, à partir d'une réflexion sur le monde nouveau en train de naître, elle soulève la question de la nécessité d'un nouveau pacte social capable de prendre en considération la quête de sens. Elle fait ensuite l'hypothèse que la religion peut répondre à cette question en fondant un «nouveau projet d'humanité» où le mouvement des femmes serait partie prenante (p. 249-289).

Denise Veillette termine ce collectif sur *Femmes et religions* par un épilogue où «sous la forme d'un long récit religieux féministe» (p. 293), elle explore comment sa foi passée au crible de la critique féministe s'ouvre sur une question fondamentale : «Et s'il y avait pour Dieu une autre façon d'être Dieu (p. 313)»?

Cet ouvrage est déjà considéré par certaines comme la «bible» des études féministes portant sur la religion, en particulier pour sa riche et précieuse bibliographie de plus de 100 pages (p. 320-457). Il représente sans aucun doute une étape importante dans la publication de la recherche féministe dans le champ religieux au Québec. L'ouvrage reflète bien le travail de réflexion des années 1980; on peut regretter, à ce titre, le peu de place faite aux études sur Marie de l'Incarnation: un compte rendu d'une page et demie seulement du livre, par ailleurs intéressant, de Françoise Deroy-Pineau. Enfin, l'ouvrage *Femmes et*

religions témoigne surtout de la réflexion et de l'engagement dans les études féministes de la religion d'une femme, Denise Veillette, qui fait ainsi le point sur 30 ans de recherche. Hommage lui soit rendu pour cela!

Louise Melançon
Faculté de théologie, d'éthique et de philosophie
Université de Sherbrooke

Trans-mission: *La Centrale, 1996. Transmission de l'héritage des femmes en arts visuels.* Montréal, La Centrale, Les Éditions du remue-ménage, 1996, 147 p.

Le titre de cette publication fait référence à un événement multidisciplinaire présenté par La Centrale en 1996. Fondée en 1973, La Centrale est un centre d'artistes voué à la diffusion de l'art des femmes. Au printemps 1996, outre l'édition de *Trans-mission*, une exposition collective était organisée à La Centrale du 12 avril au 26 mai et un colloque se tenait le 14 avril au cinéma ONF. Le document qui nous intéresse est un genre de catalogue divisé en deux volets : d'abord des *essais* [sic] et des œuvres d'artistes sur le thème de la transmission, puis des textes critiques et d'auteures à propos de la programmation 1995-1996 de La Centrale.

Pour ce qui est du concept, Danièle Racine et Rose-Marie Arbour en précisent le choix au début de l'ouvrage : la problématique de la transmission s'inscrit, en 1996, dans la démarche réflexive que poursuit La Centrale sur l'art des femmes et qui avait donné lieu, lors du seizième anniversaire de sa fondation, en 1990, à l'édition de *Instabili: la question du sujet*. Aujourd'hui, c'est la question de la transmission d'un espace féminin en art qui rassemble essais et projets d'artistes à l'intérieur de cette dernière publication qui veut être un lieu d'exploration du féminisme actuel.

Danièle Racine contextualise le sujet en expliquant combien l'atomisation de notre société rend et devrait rendre de plus en plus difficile la transmission du savoir. Le désengagement actuellement irréversible de l'État, associé à la dissolution progressive des regroupements solidaires, met cette transmission en péril. Toutefois, comme groupe social immédiatement touché par cette précarité socio-économique, les femmes demeurent très sensibles à la force d'un pouvoir collectif.

Rose-Marie Arbour trace efficacement un bref historique de La Centrale, balisé de façon appropriée par les épisodes marquants de l'histoire de l'art des femmes. Elle signale que, si c'est à l'impérieuse condition d'une transmission des acquis que peut se constituer un matrimoine artistique, «ce matrimoine, en tant que tradition et objet de transmission, fait surgir son antithèse: l'invention» (p. 15). L'antithèse trouve cependant un lieu de résolution originale dans l'art féministe postmoderne qui s'est précisément nourri, gorgé et gonflé de *traditions* féminines, socioculturelles et politiques, pour se tailler un territoire à partir d'une culture résolument féminine constituée de valeurs historiques jusque-là occultées et non réclamées. Les artistes féministes des années 60 étaient en cela des pionnières. L'historicisation judicieuse de leur pratique a certes permis d'ancrer solidement cette dernière dans le social. Mais ce contexte social particulier s'est depuis effrité: c'était celui des grands rassemblements idéologiques, des projets sociopolitiques mobilisateurs. En ce cas, se demande l'auteure, une œuvre issue